

LE visage pâle entre les longues manches noires, les bras levés pour bénir, le pasteur Jean Barnery se dressa dans la chaire et dit :

« Allez en paix, souvenez-vous des pauvres et que Dieu soit avec vous et vos familles ! Amen. »

Un gémissement de l'harmonium lui répondit, et M. Pommerel, assis au banc des diacres, prit une bourse de velours et vint se placer près de la porte, quêteur impassible changé en cariatide, dont l'œil mort ne reconnaissait plus l'ami qui déposait sans bruit une pièce d'argent dans la poche d'étoffe sombre.

M. Pommerel rapporta dans la sacristie la bourse un peu alourdie, inscrivit sur un registre le produit de sa quête, remit les clefs au concierge et sortit. Il longea un quai sur la Charente, bordé de maisons en pierres de taille aux tons de tourterelle, que rien n'altère dans la petite ville sans fumée, et que seuls, un coup de vent, une lourde averse viennent battre un moment. Une grille fermait la cour des chais de M. Pommerel. Il passa devant ses

bureaux, puis pénétra dans sa maison et traversa sans les voir de vastes pièces; dans l'ombre, un renard, un loup empaillés, ouvraient une gueule de carton, vestiges des chasses de sa jeunesse. Veuf depuis cinq ans, il avait oublié son passé et ne se souvenait plus que de sa femme. Elle était la fille de David Barnery, fondateur de la fabrique de porcelaine de Limoges; toute sa vie, sans que M. Pommerel le soupçonnât, dans son salon de Barbazac, où elle ne recevait personne, elle avait regretté Limoges, les coutumes des Barnery et leurs châteaux en Limousin.

Les chais de M. Pommerel, allongés autour des cours, sous un toit de tuiles rondes, une vigne vierge courant sur les murs crépis, ressemblent à une ferme, comme si le cognac, produit de la terre, marquait d'une empreinte rustique, jusque dans les villes, les bâtiments qui le reçoivent. Une faible lumière tombe des petites ouvertures découpées dans le toit, et l'on distingue à peine les rangées d'antiques barriques où le cognac mûrit au contact du bois; il semble que ce lent vieillissement commande ici l'obscurité et le silence. Mais, tout le jour, dans le chantier des tonneliers, retentit un tintamarre caverneux; tournant autour d'une futaille dressée sur le sol et couronnée de flammes, tandis que le feu de copeaux chauffe les douves assemblées, les tonneliers frappent en cadence sur les cercles de fer. Ils emploient encore l'attirail d'un métier très ancien : le *chapus* en forme de banc, l'*ours* bas et court, pour travailler les douves bois contre bois; des outils naïfs, avec un manche poli par la main et une grosse tête de fer, des rabots, des couteaux plus modernes à lame d'acier, et la *doloire*, orgueil du tonnelier, grand couperet dont la lourde lame détache de fins copeaux qui frisent. Ils sont là une vingtaine, parmi des choses poussiéreuses, les cercles de châtaignier au mur, les douves brutes en tas. Chantant et plaisantant, sans grande fatigue, sans discipline, occupés par un labeur paisible, mais qui veut de l'habileté et du goût, chacun fait sa barrique dans la journée. Le soir, à la débauchée, certains passeront sur leur vêtement de travail la blouse bleue du paysan.

M. Pommerel ne sentait pas de contradiction entre sa religion et son commerce de cognac; il retrouvait, dans les affaires, de multiples prescriptions, des coutumes sacrées, des défenses et des permissions, des frontières précises entre le bien et le mal. Ses moindres actes participaient à une idée supérieure, et, lorsqu'il écrivait de sa main, le jour voulu, une lettre polie et véridique, payait comptant, livrait exactement ce qu'il avait promis, il croyait se conformer aux commandements de Dieu. Pratiquer le bien ne lui coûtait aucun effort. Il discernait tout de suite son devoir et l'accomplissait spontanément. C'est la plus légère tromperie qui l'eût gêné, comme contraire à sa nature. Aussi, ce fut une grande épreuve pour sa conscience lorsque le phylloxera en 1880 détruisit les vignobles charentais.

Les souches des vignes arrachées s'entassaient dans les bûchers; les petites chaudières paysannes étaient éteintes, et on ne voyait plus, chez le moindre propriétaire, couler de l'alambic le liquide clair qui répand un parfum de vigne en fleur. Pour sauver la maison de commerce qui avait nourri tant de générations de négociants, on dut recourir à l'alcool de grain et le mélanger à l'alcool de vin. M. Pommerel se résigna à cette fraude sur laquelle tout le monde se taisait. Bientôt, les vignes américaines permettraient de revenir au produit pur. Il fallait bien durer jusque-là.

C'est à cette époque, après le désastre du phylloxera et parmi la ruine des campagnes, que s'édifièrent, dans les villes, des fortunes inconnues jusqu'alors. L'emploi de l'alcool du Nord permit de composer un produit moins cher pour une clientèle plus nombreuse. On mit le cognac en bouteilles, on l'expédia par caisses, innovation qui ouvrit des marchés lointains; on créa des marques qui constituaient des monopoles. Un cognac de peu de saveur, très coloré, sous d'ingénieuses étiquettes, fit la richesse de ces négociants.

M. Pommerel réprouvait ces mœurs. Dès que les vignes greffées le permirent, il revint aux traditions paternelles. De ses chais ne sortait plus que du cognac pur, produit du

vin des Charentes, sans mélange. Ce n'est pas lui qui aurait consenti à vendre du cognac en bouteilles et à voir son nom chez les épiciers. Il n'admettait que les beaux fûts pesants, avec le nom Pommerel marqué à feu sur leur fond de chêne et destinés à une douzaine de respectables marchands, fins connaisseurs, aux solides principes de loyauté. Il refusa la richesse facile. Il préférait vendre un cognac excellent, assez récompensé par le plaisir d'être bien reçu, en souvenir de leurs anciennes relations, chez Turnbull, Larsen ou Duprez, quand il allait à Londres, à Christiania, à Moscou.



On pourrait dire que M. Pommerel n'avait pas de cœur. Jamais une impulsion ne s'opposa chez lui à une pensée raisonnable ou ne devança son jugement. L'esprit gouvernait ses actes. Ainsi, lorsqu'il fut appelé à succéder à son père, il accepta ce devoir, sans considérer s'il avait une autre vocation ou sacrifiait des goûts personnels. Mais il admit que ses frères fussent exclus du patrimoine familial, selon l'usage qui attribuait à l'aîné la maison de commerce.

Il prit comme caissier son frère Thomas. Par son mariage, Thomas devint très riche, mais, toute sa vie, il conserva son emploi, commis peu payé, exact, discret, respecté, que l'on apercevait dans le bureau des employés, assis auprès d'un coffre-fort, sa tête blanche dépassant une pile de registres. Lucien, le plus jeune frère de M. Pommerel, se fixa à Paris. Il jouait du piano, se destinait à la médecine, et, vers quarante ans, publia un volume de vers. M. Pommerel, le sachant pauvre par sa faute et désapprouvant son mariage, se bornait à lui écrire une fois par an. Lorsque Lucien abandonna sa femme et sa fille Pauline et partit pour l'Égypte avec une autre femme, M. Pommerel cessa d'écrire à son frère, mais servit une petite rente à la première femme. A la mort de Lucien, il offrit à Pauline de venir habiter chez lui. La perspective d'une

dépense supplémentaire au moment où ses affaires baissaient, l'ennui d'héberger une jeune fille de dix-sept ans, qui avait vécu en Angleterre, sans doute une évaporée, ne balançait pas dans son esprit une obligation morale.

Pauline arriva un soir d'avril à Barbazac. Elle refusa une belle chambre avec des rideaux épais et qui sentaient le camphre, et s'installa au dernier étage, dans une petite pièce mansardée. Par la fenêtre, on apercevait le toit des chais, la cime du marronnier fleuri et le vieux perroquet en liberté, qui rampait en s'agrippant du bec sur les rameaux de la vigne vierge. Ici, les bruits assourdis de la maison et le tintement de la cloche, dont un coup appelle le concierge, trois coups, Berthomé, et la rumeur du chantier des tonneliers, s'élevaient sous le ciel d'un monde aérien et libre.

Pauline redoutait d'entendre un mot blessant sur son père; mais, à Barbazac, on ne parlait jamais de Lucien Pommerel. Elle éprouvait pour son père un sentiment tendre et ombrageux, développé par l'absence et l'incertitude.



Arthur, le fils de M. Pommerel, avait épousé Marguerite Burgaud-Duperron. Ils habitaient, à l'ouest de la ville, la plus belle maison de Barbazac.

Dans le bureau de M. Pommerel, une table était réservée à son fils, mais Arthur ne s'y arrêtait qu'un instant, avant le déjeuner, au retour de sa promenade matinale. Il arrivait en longeant les quais, au pas léger et bien frappé de son grand cheval gris qui portait la tête haute; c'était une bête bien née, l'œil éveillé, les jambes fines, le dos droit, la crinière rasée. Devant la maison paternelle, Arthur descendait de cheval, appelait un ouvrier, lui donnait les rênes, regardait sa bête en passant la main sur le cou humide qui se tendait sous la caresse; puis, les jambes un peu engourdis, un chapeau mou aux bords rabaisés,

la culotte bouffante, il entra dans le bureau, frappant de son stick ses bottes dures.

En apercevant son fils, M. Pommerel était content, et un coin de sa bouche, entre les favoris, se relevait avec le sourcil droit en un sourire oblique, comme prolongé par une mèche grise et vaporeuse, ébouriffée sur un côté de la tête. Ce cavalier élégant, si différent de lui, ce vieil enfant, qu'il avait si bien élevé, dont il avait tant espéré, se repliant sans cesse sur des ambitions moindres, résigné aux mauvaises études, aux sottises de la jeunesse, admettant enfin sa médiocrité certaine, cet être indéfinissable, trop éloigné ou trop proche, à travers tant de mécomptes et de métamorphoses, demeurait toujours son fils.

Il lui montrait une lettre intéressante, ou bien lui présentait un verre de cristal, dont le fond évasé contenait un peu de cognac qui répandait une odeur exquise et chaude de bois précieux. Il prenait un autre verre, s'écartait un peu de la table, une jambe tendue en avant, une main derrière le dos, le corps légèrement penché, et respirait, le regard fixé sur les yeux d'Arthur par-dessus les bords du verre, avec une expression concentrée, comme s'il cherchait à pénétrer un mystère :

— Sens-tu l'odeur du thé... celle du tilleul... et, parmi ces parfums légers, un arôme fruité... par exemple la prune... et comme un soupçon de vanille; et puis cette senteur un peu lourde et pourtant subtile de pomme bien mûre, que nous appelons *le rance*? Voilà ce que dégage une fine champagne, au moins centenaire. Elle provient d'une vieille famille de propriétaires distillateurs : les Giraud.

Quelque raideur et l'habitude du silence, contractées pendant sa jeunesse en Angleterre, un grand respect de la personnalité d'autrui, la crainte d'influencer mal à propos, une certaine difficulté à dire sa pensée, empêchaient M. Pommerel d'adresser un reproche, même à son fils. Arthur ignorait que sa passion des chevaux et son peu d'intérêt pour les affaires contrariaient M. Pommerel. Il se figurait que son père désirait conserver une autorité

complète sur la maison et ne le consultait que par complaisance. Voyant Arthur si indifférent à la maison familiale, qu'il méprisait peut-être, entiché des Burgaud-Duperron, entraîné dans une vie dispendieuse, séduit par des mœurs commerciales répréhensibles, M. Pommerel se résignait à travailler seul, comme s'il n'avait pas de fils.

Mais il savait écarter de sa pensée ce qu'il ne voulait pas juger. Il acceptait, comme un fait hors de son pouvoir et sur lequel il n'avait pas d'opinion, le ménage d'Arthur, sa maison luxueuse, et une bru très intelligente et très autoritaire.

M^{me} Arthur Pommerel ne doutait pas des mérites d'un homme qu'elle avait épousé; d'ailleurs, à ses yeux, la personnalité d'Arthur se confondait avec la voie glorieuse qu'elle lui avait tracée d'avance. Elle entendait qu'il fût député, puis ministre, et elle préparait son avenir en organisant les plus belles fêtes qu'on eût vues à Barbazac.

Les rapports étaient fréquents entre Barbazac et l'étranger. Des hommes voyageaient en Amérique, en Suède, en Russie; au retour, ils trouvaient leurs femmes à Paris. On ramenait dans la petite ville les modes récentes et les derniers romans. Des jeunes gens, futurs chefs de maisons de commerce, séjournaient en Angleterre ou en Suède. Timides, maladroits, partis en veston étriqué, ils revenaient comme dénoués, la mine ouverte, le teint frais, sûr d'eux à présent; et c'était une atmosphère nouvelle, tout un monde qu'ils rapportaient chez eux dans leurs superbes valises, leurs vêtements d'un beau tissu, le linge élégant. Maintenant, ils étaient galants avec les femmes, portaient le manteau de leurs sœurs, s'effaçaient pour les laisser passer. Ils exigeaient du jambon et des œufs au petit déjeuner, des sauces fortes avec la viande. Tout cela disparaissait assez vite, mais à chaque voyage se renouvelait un peu cette allure d'hommes qui fréquentent le Nord, les grands hôtels, et qui ont dans leur garde-robe une pelisse à col d'astrakan, doublée de vison.

Il y avait aussi, à Barbazac, des étrangers dans les bureaux, Anglais et Suédois, qui valent si bien, Hollan-

dais au parler rude. Hors du cercle de ses relations habituelles et du groupe des jeunes filles, qui avaient toutes les mêmes professeurs et les mêmes talents, M^{me} Arthur Pommerel savait découvrir, pour jouer la comédie, un fonctionnaire interloqué, que l'on voyait un jour en jaquette noire dans le grand salon tendu de Gobelins, assis au bord d'un fauteuil doré, son chapeau sur les genoux, et qui, plus tard, longuement chapitré dans le boudoir bleu, apparaissait sur la scène, grimé, bossu, luthier de Crémone qui dit les vers à merveille; ou bien, elle apprivoisait une jeune fille inconnue, dont le chant de rossignol un instant bouleversait les cœurs et qui bientôt disparaissait, à jamais muette, étouffée par la vie. Mais surtout, les bals étaient magnifiques, avec un brillant bataillon de danseurs : chasseurs et dragons de Limoges, officiers de marine de Rochefort, jeunes élégants de Bordeaux ou d'Angoulême, grands valseurs, conducteurs de cotillon, qui ne manquaient aucun bal dans quatre départements.

Les femmes, qui portaient toujours des robes montantes, étranglées par un col très haut, le corsage ajusté, les jupes longues qui les enveloppaient jusqu'au bout des pieds, raidies dans des corsets serrés, et qui ne sortaient pas sans manchon l'hiver, sans ombrelle l'été, s'exposaient, un soir, les épaules et les bras nus.

Tout le jour, l'unique coiffeuse de la ville a transporté de maison en maison ses fers et ses épingles. Elle est montée dans la chambre où s'étaient sur le lit le linge fin et les volants de dentelles, la robe fraîchement repassée, les bas de soie rose, l'éventail de tulle pailleté. Elle a couru d'une cliente à l'autre, tordant tous les chignons solidement épinglés, ménageant sur les tempes de petites boucles, surmontées d'un bouffant lisse ou ondulé; et, comme pour une féerie, les enfants voient leurs mères, qu'ils ne peuvent plus embrasser, parées de robes de velours, se poudrer légèrement devant la glace, revêtir de longs gants blancs, marcher lentement, un peu craintives, sur les hauts talons, tandis que dans les rues obscures et silencieuses passent et repassent les rares voitures de maîtres,

un ou deux landaus de louage, qui conduisent tous les invités et les ramènent au matin, avec de brusques lueurs qui traversent les persiennes.

— Mon oncle, je voudrais aller au bal.

— Tu veux aller au bal, Pauline ?

M. Pommerel ne combattait jamais un usage.

— A ton âge, il est permis d'aller au bal.

Lui-même ne manquait pas une soirée chez les Arthur. Il s'accordait quelques valse, invitant de préférence une jeune fille, surprise d'être emportée dans une giration si sage. Il dansait à la mode ancienne, digne toujours, mais souriant, avec l'absolue franchise de ses moindres actes, même frivoles. Il était consciencieux dans tous ses mouvements, quand il dansait, ou conduisait deux chevaux sur le haut siège de son break, ou canotait sur la Charente, en manches de chemise, un mouchoir étalé sous son chapeau de paille; et le dimanche, vêtu d'une redingote, une cravate blanche autour du col immaculé, il montait en chaire avant le pasteur, ouvrait lentement une grande Bible, déplaçait le signet violet, et disait d'une voix sans éclat, un peu émue : « Écoute, Israël, je suis l'Éternel ton Dieu... »

